Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

16568
150
18

LES NOCES

DE THÉTIS ET DE PÉLÉE,

SUIVIES DE

POÉSIES DIVERSES.

AUTRE PUBLICATION.

Cent et une Epigrammes de Martial, traduites en vers français, avec le texte en regard et des notes, par Henri Dottin. Paris, 1838.

Beauvais, Imp. d'Ach. Desjardins.

305504

LES NOCES
DE THÉTIS ET DE PÉLÉE,

POÈME DE CATULLE,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS,

SUIVI DE

POÉSIES DIVERSES,

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Par Henri Dottin;

ET PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR CATULLE,

Par M. de Pongerville,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

PARIS,

CHARLES GOSSELIN,

LIBRAIRE, 9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

1839.

NOTICE SUR CATULLE,

PAR

M. de Pongerville,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Livré aux plaisirs, mais né pour les arts, Catulle promena sa jeunesse voluptueuse dans le poétique Orient; là sans doute se développèrent les talens qui l'ont placé dans cette élite d'écrivains dont Rome aurait dû s'enorgueillir plus que de ses héros. Philosophe insouciant, ami du repos, préférant le bonheur à la gloire, ce poète ne composa que peu d'ouvrages et laissa un nom impérissable.

Dans le Panthéon poétique des latins, en ne suivant que l'ordre chronologique, Catulle apparaît à côté de Lucrèce. Sa vigueur expressive, ses images pittoresques, sa concision hardie, rappellent souvent la verve originale du grand peintre de la nature. Sa poésie énergique et naïve, âpre dans ses formes, conserve de la rudesse même en chantant l'amour : elle est parfois dépourvue de cette grâce voluptueuse, de cette exquise

élégance, de cette harmonie continue, que Rome n'avait point encore empruntées à la Grèce. Catulle n'entendit guère les suaves accens du chantre des Géorgiques, la musique de l'âme n'éveilla pas en lui le sentiment de cette mélodie, justement appelée divine. Si, comme on le prétend, Catulle a été contemporain de Virgile, l'un devait terminer sa carrière quand l'autre commençait la sienne; ils n'ont pu s'entrevoir qu'un moment; Martial ne parle de leur contemporanéité qu'en exprimant un doute :

> Sic *forsan* tener ausus est Catullus
> Magno mittere passerem Maroni.

D'ailleurs la perfection du style de Virgile aurait-elle exercé une grande influence sur Catulle? Lui, qui ne semble poète que pour épancher le sentiment dont son cœur surabonde : se serait-il imposé une étude opiniâtre antipathique à son aventureuse indépendance? La nature ne donne pas à tous les adeptes de l'art la même mission; celui-ci libre dans son allure, entraîné par l'inspiration du moment, suit les routes ouvertes à la féconde vivacité de son esprit; et partageant ainsi la puissance de sa pensée, n'apporte qu'un mérite inégal dans ses diverses créations.

Les disparates de Catulle sont si frappantes, que les *Epigrammes* semblent ne pas appartenir à l'auteur élégant des *Noces de Thétis*, de l'*Epithalame* et des *Elégies*. Il peint des images obscènes avec une crudité

de langage qui inspire le dégoût; la satire avec lui ressemble trop au cynisme effronté. Sa causticité est toujours déchirante; ses traits lancés avec plus de véhémence que d'adresse, dépassent le but et se perdent sans effet; quelquefois le sens de sa critique nous échappe peut-être, parce qu'elle fronde des mœurs dont la dépravation est inconcevable pour nous. Cependant le poète est un historien fidèle; ses portraits auraient-ils été accueillis, s'ils eussent manqué de ressemblance? Quelle idée devons-nous donc avoir des maîtres du monde! Quelquefois, dans l'épigramme même, le poète se relève tout-à-coup; il rentre dans la dignité du talent; sa courageuse franchise est d'un citoyen resté fidèle à l'honneur de son pays, d'un poète qui respire encore l'air de la liberté. On applaudit à sa verve énergique; on l'aime quand il flétrit l'ambition tyrannique, les excès honteux du conquérant des Gaules, qui, déjà maître de la terre, allait le devenir de Rome elle-même. Mais le dictateur, en partageant les vices de ses contemporains, conservait une magnanimité non moins élevée que la puissance de son génie. Dans une épigramme qui nous est parvenue, César reçut de Catulle une attaque d'autant plus déchirante, qu'elle frappait juste. Celui qui tenait la vie des hommes entre ses mains, n'opposa que la clémence à la boutade du satirique : votre père, lui écrivit-il, m'accueillit à sa table, venez en ami vous asseoir à la mienne. Le poète et le héros se réconcilièrent la coupe à la main. Quelques années plus tard, pour une faute involon-

taire, le fourbe, le lâche Octave fit mourir Ovide dans l'exil. César n'était que chef d'une république; son successeur était monarque absolu. Sous la royauté despotique, la parole est réputée crime.

Le poète, vaincu par la générosité de César, cessa d'attaquer l'ambition du royal dictateur; mais en dirigeant ses traits sur des sujets moins nobles, la muse satirique de Catulle semble se plaire à répudier le goût, l'élégance, la délicatesse; souvent elle se transforme en bacchante et s'abandonne au plus grossier délire. On ne concevrait guère cette aberration du talent, si on n'en cherchait la cause dans les mœurs contemporaines du poète; car l'esprit le plus puissant est toujours entraîné par l'esprit de son siècle. Ainsi, l'arbitre universel du goût et de la raison, le génie le plus sublime et le plus délicat des temps modernes, n'aurait pas souillé son chef-d'œuvre épique par le dernier épisode de sa *Jeanne d'Arc*, s'il n'avait point écrit sous les yeux de cette société corrompue, de ces singes de cour, dressés aux turpitudes de la régence.

Les Romains alors avaient reçu de la Grèce captive le luxe de l'opulence et la pompe des arts; mais sous le vernis d'une civilisation importée, ils cachaient les mœurs du peuple de Romulus; les maîtres de la terre ressemblaient à ces parvenus qui, sous l'or et la pourpre, ne couvrent qu'à demi leur grossièreté native.

On prétend que tous les ouvrages de Catulle ne nous sont point connus; il est difficile d'apprécier cette perte; d'un autre côté, on lui a long-temps attribué

des poèmes dont il n'est et ne peut pas être l'auteur. Tels sont *Pervigilium veneris*, *le Poème de Ciris*, etc. L'un de nos plus célèbres littérateurs, M. Naudet, de l'Institut, a levé tous les doutes sur ce point avec le talent et l'autorité de sa vaste érudition. M. Héguin de Guerle, élégant interprète de Catulle, professe la même opinion.

Dans ses poèmes sérieux, Catulle a déployé une grande richesse d'imagination, il a peint fidèlement la nature; le langage qu'il prête à la passion est toujours vrai; et quelques-uns de ces poèmes où brillent des beautés du premier ordre, font d'autant plus d'honneur à son talent, qu'il s'affranchit de l'imitation des Grecs, et que dans sa verve entièrement originale, il peint les mœurs romaines avec des couleurs qu'il ne doit qu'à lui-même. Dans ses élégies, Catulle développe moins la puissance de sa pensée et de ses sentimens : son style est moins brillant et moins pur; mais il est remarquable par un certain choix d'expressions, par la vivacité des tours, le pittoresque des nuances et le langage de la passion. Si Catulle ne se place point au premier rang des élégiaques, il a du moins ouvert la route à ses brillans successeurs : les chefs-d'œuvre de Properce, de Tibulle et d'Ovide, sont pour lui de nouveaux titres de gloire.

Avant les tableaux enchanteurs de ces grands maîtres, l'amour n'avait été représenté chez les Romains que comme un délire des sens, une ardente soif qu'il fallait promptement étancher; pour calmer cette fièvre

sensuelle tout paraissait bon; on tolérait les moyens les plus odieux, et jusqu'aux plus honteuses méprises de la nature; tristes égaremens de la volupté que Virgile n'a pas rougi de chanter. On chercherait donc vainement dans les pièces érotiques de Catulle cette délicatesse, cette convenance d'images que la pudeur publique a depuis imposée à la poésie. Il nous semble aussi qu'on a donné assez improprement le titre d'*Elégies* aux poésies érotiques de Catulle; ces petites pièces sont rarement tendres et passionnées; ce sont des élégies sans larmes; l'amour s'y montre ardent, impétueux; il s'irrite, mais ne soupire pas; en un mot, elles forment un mélange de sentimens opposés qu'il est difficile de caractériser. A côté de l'éloge qui flatte se glisse le trait qui blesse; l'ordre des idées n'est guère plus arrêté que le plan des pièces; les contradictions y sont fréquentes : par exemple, Lesbie, cette beauté célèbre qui préoccupe Catulle et l'inspire sans cesse, est alternativement une jeune fille naïve, une femme qui trompe son mari; tantôt c'est une amante tendre et pure, tantôt une artificieuse coquette; ici elle réunit toutes les perfections, là elle inspire la colère ou le mépris : tour-à-tour le poète fait d'une maîtresse pudique une courtisane éhontée, et avec une grossière ironie, il lui reproche de se prêter aux lubriques caprices des fils de Romulus. Tant de contradictions feraient croire que le doux nom de Lesbie est le pseudonyme de toutes les maîtresses du poète. Lors même qu'il s'abandonne à l'expansion de son amour pour

Lesbie, Catulle est toujours moins tendre que spirituel. Le passage le plus touchant de ses poésies se trouve dans les plaintes d'Ariane, et surtout dans l'épitre à *Manlius*, où il déplore avec une douleur profonde la mort de son frère; là le sentiment est vrai, l'expression simple et vive, elle émeut, elle attendrit.

..... O misero frater adempte mihi!
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum una tota est nostra sepulta domus;
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.

Catulle n'offre que rarement de semblables beautés de style et de sentiment, mais venu à propos, il brille de la gloire de ses illustres contemporains. Il faut le dire, puisque l'occasion s'en présente, le mérite réel des écrivains de l'antiquité est fort au-dessous de leur renommée; le temps leur forme un piédestal; ils grandissent entourés d'une vénération consacrée de race en race, et que ne peut affaiblir aucune rivalité nouvelle; leur nombre fort restreint est d'ailleurs invariable; ils sont les uniques représentans de la littérature romaine, ils la constituent à jamais; car entre cette littérature et nous, s'est ouvert l'abîme des âges. Le beau langage de l'antiquité ne revit que dans les idiômes dont il fut la source féconde. Trop noble, trop philosophique pour se prêter à la pensée des grossiers vainqueurs de la grandeur romaine, il subit l'alliage

des dialectes du nord ; et se dégradant avec les mœurs, il se serait entièrement perdu pendant les ténèbres de la barbarie, si conservateurs zélés des trésors de l'esprit humain, de doctes solitaires dans le silence de l'étude, n'avaient perpétué religieusement la langue sacrée. Cependant, mort pour le vulgaire, le langage de la science et des lettres revivait pour l'élite de la société; par cette voie, il se mêlait aux idiômes indigens et rudes; il les rendait plus flexibles, plus harmonieux, et les enrichissait en les épurant. Aussi, dès que la civilisation, si long-temps enchaînée par le despotisme féodal et sacerdotal, jeta un vif éclat sur le monde, les monumens littéraires de l'antiquité apparurent aux nations régénérées par les lettres, comme les saintes reliques du génie; le respect de la mort les environna, l'admiration qu'ils inspiraient devint un culte, et tout culte produit le fanatisme et l'intolérance; l'extase interdit le jugement : au mérite réel des œuvres de l'antiquité, on ajouta un mérite de convention : leurs défauts mêmes furent accueillis comme des beautés; cette erreur conduisit vers plus d'un écueil les écrivains modernes, imitateurs scrupuleux de l'antiquité. Cette vénération religieuse s'étendit indistinctement sur tous les auteurs latins. En sorte que dans cet olympe littéraire, l'éclat des grands dieux illumina les petits, et tous furent également sacrés. C'est ainsi que Catulle, brillant de la gloire de ses rivaux, a traversé les siècles. On ne connaît de la vie intime de ce poète que peu de faits, et leur exactitude

est contestée. On ne s'accorde pas non plus sur le lieu de sa naissance, ni sur l'époque de sa mort. C. Valerius Catullus naquit, selon la chronique de saint Jérôme, l'an 667 de Rome. Des savants le font naître à Sermione, où il possédait une maison de plaisance qu'il a chantée en assez bons vers. Selon d'autres, il est né à Vérone, et cette opinion est appuyée de l'autorité d'Ovide, de Pline, d'Ausone et de Martial. On a prétendu qu'il mourut à peine âgé de trente ans, et Scaliger affirme qu'il vécut plus de 71 années; peu importe l'étendue de la vie de ce poète, il parut à propos. L'à-propos est l'auxiliaire indispensable du talent. Catulle se fit un nom à l'époque où les Romains, fiers de leurs triomphes, mais honteux de leur ignorance, s'empressaient d'emprunter à la Grèce subjuguée, les trésors de la poésie, de l'éloquence et de l'histoire. Plaute et Térence avaient déjà imité et surpassé Aristophane et Ménandre; Lucrèce prêtait le charme de sa poésie à la philosophie d'Epicure; Cicéron reproduisait Démosthènes, Salluste Thucydide; Virgile naissait pour égaler Homère, et par l'heureuse époque de sa naissance, Catulle fut rangé dans cette pléiade immortelle.

VARIANTES

Pour les Noces de Thétis et de Pélée.

—

Page 4, vers 8 :

D'un mortel, sans mépris, accueillit la tendresse,

Lisez :

Sans mépris d'un mortel accueillit la tendresse,

Même page, vers 13 :

A de ta gloire encore exhaussé la grandeur,

Lisez :

A de ta gloire encor rehaussé la grandeur,

Page 7, vers 22 :

Quand du monstre Thésée osant braver la rage,

Lisez :

Quand le héros du monstre osant braver la rage,

Même page, vers 24 et 25 :

Elle implore le ciel, et ses vœux suspendus
A ses lèvres, du ciel, hélas ! sont entendus.

Lisez :

Le ciel en vain reçoit ses dons, et la pudeur
A ses lèvres suspend les vœux de son ardeur.

Page 8, vers 4 :

Tombe, et sa chute au loin couvre tout de ruines :

Lisez :

Tombe, et sème en tombant de lointaines ruines :

Page 9, 1er vers :

Qui soulèvent son sein, sortent ces derniers mots :

Lisez :

Dont son sein est gonflé, sortent ces derniers mots :

Page 17, vers 7 :

Par d'aussi tendres nœuds que ceux par qui Thétis

Lisez :

Par d'aussi tendres nœuds que les nœuds dont Thétis

LES NOCES

DE

THÉTIS ET DE PÉLÉE.

LES NOCES

DE THÉTIS ET DE PÉLÉE.

De l'altier Pélion qui leur donna le jour,
On vit des pins jadis déserter le séjour,
Et lancés à travers l'empire des orages,
Des états d'Aétès aborder les rivages;
Quand l'élite des fils de la vaillante Argos,
Qui brûlait d'enlever la toison de Cholchos,
Osa franchir les mers sur un esquif rapide,
Et d'avirons légers fendre la plaine humide.
La déesse elle-même, appui des hautes tours,
Entrelaça les pins aux flexibles contours,
Et construisit ce char qui le premier, sur l'onde,
Confiant au zéphyr sa voile vagabonde,
A sillonné le sein de la reine des eaux.
A peine de sa proue il eut creusé les flots,
A peine, sous les coups des rames gémissantes,
L'écume eut couronné les vagues blanchissantes,

Que les nymphes des mers, de leurs gouffres sortant,
S'en vinrent admirer ce prodige flottant,
Et cette seule fois, de ses regards avides
L'homme put contempler les jeunes Néréides,
Qui, sans voile, étalaient des charmes inconnus,
Et sur l'onde écumante élevaient leurs seins nus.

Alors Pélée aima Thétis; cette déesse
D'un mortel, sans mépris, accueillit la tendresse,
Et Nérée approuva leurs désirs amoureux.

Salut, héros issus en des temps plus heureux!
Mes vers t'invoqueront, ô race fortunée!
Et toi, Pélée aussi, dont le noble hyménée
A de ta gloire encore exhaussé la grandeur,
Toi, dont la Thessalie a reçu sa splendeur,
Et qui vis Jupiter, le roi de l'Empyrée,
Céder à tes transports une nymphe adorée!
Thétis par son amour a donc fait ton bonheur,
Et tu fus donc jugé digne de cet honneur
Par ses aïeux, Téthis et le maître de l'onde,
Dont l'humide ceinture enveloppe le monde?

Quand le jour désiré si souvent apparut,
La Thessalie entière au palais accourut:
Sur les fronts rayonnans s'annonce l'allégresse;
Tous apportent leurs dons; les peuples de la Grèce
Au joyeux rendez-vous viennent de toutes parts.
De Tempé, de Larisse on quitte les remparts,

De Cranon, de Scyros l'enceinte est dépeuplée,
Et Pharsale en ses murs voit la foule assemblée.
Les bœufs, libres du joug, dans le repos plongés,
Ne traînent plus le fer sur les champs négligés;
Le rateau recourbé de l'herbe grandissante
A cessé de purger la vigne languissante;
La faux n'émonde plus les rameaux trop chargés;
Et les socs inactifs de rouille sont rongés.

Cependant du palais les salles spacieuses
Brillent du vif éclat des coupes précieuses,
Des sièges incrustés aux blanchissans reflets,
De l'or et de l'argent : au centre du palais,
Où tout respire au loin une pompe royale,
S'élève de Thétis la couche nuptiale.
En ivoire indien ses supports façonnés,
De la pourpre de Tyr sont à l'entour ornés;
L'art y broda les traits des hommes d'un autre âge,
Et des anciens héros la gloire et le courage.

Le cœur gros des fureurs d'un amour indompté,
Ariadne aperçoit, loin du bruyant rivage,
De son amant le navire emporté;
Mais, d'un sommeil trompeur à peine abandonnée,
Sur le sable désert, seule, l'infortunée
N'ose pas en croire ses yeux.
Et cependant son amant oublieux,
De sa rame bat l'onde amère;
Il fuit et livre au vent sa promesse éphémère.

Du regard elle suit l'objet de ses tourmens,
Les yeux en pleurs, immobile, abattue;
D'une Bacchante en elle on dirait la statue.
Son esprit erre au gré de mille sentimens.
Plus de réseau d'or qui captive
Sa chevelure fugitive;
Son sein nu n'est voilé par aucuns vêtemens;
Plus d'écharpe pressant sa gorge haletante;
De son corps sont tombés tous ces vains ornemens.
La mer roule à ses pieds sa parure flottante.
Et que lui font ses blonds cheveux,
Ses voiles, ses réseaux, hélas! pauvre insensée!
C'est son amant qu'appellent tous ses vœux,
A lui toute son âme et toute sa pensée.

Malheureuse! combien Vénus n'a-t-elle pas
Fait naître de soucis dans ton âme ulcérée,
De ce jour où, parti des rives du Pirée,
Le courageux Thésée, affrontant le trépas,
Vers l'injuste Minos a dirigé ses pas!
On dit que par la peste Athènes ravagée,
En expiation du meurtre d'Androgée,
Au minotaure affreux présentait en festin
La fleur de ses enfans nommés par le destin.
Thésée, avec douleur, de sa chère patrie
Voyait par ce fléau les remparts dévastés;
Plutôt que de laisser Athènes asservie
A ces sanglans tributs dans la Crète portés,
Pour elle il préféra sacrifier sa vie.

Il part; bientôt il a, par les vents secondé,
Au superbe palais de Minos abordé.
Dès qu'il paraît, soudain la timide princesse
Sur lui darde un œil enflammé.
Dans un chaste réduit, de parfums embaumé,
Sur le sein de sa mère elle vécut sans cesse :
Aux bords de l'Eurotas tel un myrthe a germé ;
Telle, au printemps, de fleurs la plaine se décore.
Sur le jeune héros encore
Elle tient attachés des regards pleins d'ardeur,
Et déjà dans son âme un feu subtil s'allume,
De veine en veine il court jusqu'au fond de son cœur ;
De la flamme qui la consume,
Hélas ! l'infortunée attise la fureur.

Enfant, qui des humains fais la joie et la peine,
Et toi que l'Idalie et Golgos ont pour reine,
Dans quels flots de tourmens vous avez pu plonger
Cette brûlante vierge ! Ah ! combien laisse-t-elle
Echapper de soupirs pour le bel étranger !
Son visage de l'or a la pâleur mortelle,
Et la terreur saisit tous ses sens éperdus,
Quand du monstre Thésée osant braver la rage,
Court chercher le trépas ou les fruits du courage.
Elle implore le ciel, et ses vœux suspendus
A ses lèvres, du ciel, hélas ! sont entendus !

Tel, quand sur le Taurus l'ouragan se déchaîne,
Ebranlant sous les coups de son souffle irrité

Ou le pin résineux, ou les longs bras du chêne ;
L'arbre, par les vents balotté,
Chancelle au fond de ses racines,
Tombe, et sa chute au loin couvre tout de ruines :
Ainsi le héros a dompté
Le monstre à la voix rugissante,
Qui frappe en vain les airs de sa corne impuissante.
Alors, couvert de gloire, échappant au danger,
Il fuit ; ses pas errans suivent un fil léger,
Qui l'aide à démêler du labyrinthe sombre
L'erreur inextricable et les routes sans nombre.

Mais pourquoi plus long-temps prolonger ces écarts?
Dirai-je que, d'un père évitant les regards,
Les baisers d'une sœur, d'une mère plaintive,
Qui pleura si souvent sa fille fugitive,
Ariadne, à son père, au sein qui l'allaita,
Préféra les douceurs de l'amour de Thésée?
Qu'aux rives de Naxos un vaisseau la porta?
Que du triste sommeil qui l'avait maîtrisée,
Un ingrat, pour la fuir, lâchement profita?
Elle exhala, dit-on, sa douleur furibonde
En cris aigus, du fond de son âme échappés :
Tantôt, elle gravit les sommets escarpés,
Et contemple de loin l'immensité de l'onde ;
Tantôt, de brodequins par la vague humectés
Dépouillant ses pieds nus, dans les flots agités
Elle poursuit sa course vagabonde ;
De ses lèvres alors, à travers les sanglots

Qui soulèvent son sein, sortent ces derniers mots :

« Du foyer paternel tu m'enlèves, perfide,
Et pour m'abandonner sur cette plage aride!
Perfide! Ainsi chassant tout souvenir des dieux,
Sous le poids d'un parjure, hélas! tu fuis ces lieux!
Nulle pitié n'a pu toucher ton cœur farouche!
De ton cruel dessein rien ne t'a détourné!
Est-ce donc là l'espoir que tu m'avais donné?
Est-ce donc là ce qu'a promis ta bouche,
Quand de noces, d'hymen tu parlais si souvent?
Promesses, vain espoir, emportés par le vent!
Quelle femme pourrait ne croire pas frivoles
Les promesses de l'homme et ses douces paroles?
Par les feux du désir quand ils sont embrasés,
Sermens, promesses, rien, non, rien ne les arrête :
Leur passion une fois satisfaite,
Le parjure et l'oubli leur paraissent aisés.

« Au torrent de la mort je t'arrachai moi-même,
Ingrat! j'ai préféré voir mon frère expirant,
Plutôt que de te perdre en ce moment suprême.
Pour prix de tant d'amour, de l'oiseau dévorant
Tu me laisses, cruel, devenir la pâture,
Et mes os rouleront épars sans sépulture.
Quelle lionne en ses flancs t'a porté?
Ou quel monstre écumeux des mers t'a rejeté?
A Charybde, à Scylla devrais-tu la naissance,
Pour montrer d'un bienfait tant de reconnaissance?

De ton père en courroux si l'ordre rigoureux
Rendait de cet hymen ton cœur peu désireux,
Dans ton palais, du moins, ne pouvais-je être admise?
Là, que j'eusse aimé te servir,
Dans l'eau pure laver tes pieds blancs, et couvrir
Ta couche de tapis en esclave soumise.

« Mais vainement pourquoi de tes plaintifs accens
Fatiguer les airs, malheureuse?
Ils ne sauraient, privés de sens,
T'entendre ni répondre à ta voix douloureuse.
Lui, déjà sur la mer il vogue au loin pourtant,
Et nul ne m'apparaît sur cette algue déserte.
Que dis-je? un sort barbare à mes maux insultant
Me refuse une oreille à mes plaintes ouverte.
Plût au ciel que, du port d'Athènes élancé,
Nul vaisseau n'eût de Gnosse atteint la rive encore!
Qu'un nautonnier perfide, au cruel minotaure
Apportant un tribut, n'eût jamais enfoncé
L'ancre de son navire aux plages de la Crète!
Plût au ciel que jamais un étranger, cachant
Sous des dehors bien doux le cœur le plus méchant,
Sous notre toit n'eût reposé sa tête!
Désormais où porter mes pas?
Quel espoir reste-t-il à mon âme éperdue?
Retournerai-je en Crète? Eh! n'ai-je pas
Devant moi de la mer l'orageuse étendue.
Dois-je sur le secours de mon père compter?
Lui que jadis j'ai pu quitter

Pour suivre un criminel teint du sang de mon frère?
Dans l'amour d'un époux faut-il donc que j'espère?
Mais il fuit, reprochant aux rames leur lenteur.
Seule, sur ces bords nus, sans abri protecteur,
De toutes parts l'Océan m'environne.
Nuls moyens de salut, tout espoir m'abandonne :
Autour de moi tout est muet, tout dort;
Partout, partout je vois le désert et la mort!!...
Mais avant qu'à jamais se ferme ma paupière,
Qu'en mon corps épuisé meure tout sentiment,
Sur le parjure, à mon heure dernière,
J'appellerai des dieux le juste châtiment.
Vous donc, qui de serpens avez la tête ceinte,
Euménides, ô vous qui, par vos fouets vengeurs,
Au coupable inspirez la crainte,
Qui sur vos fronts portez la pâle empreinte
Du courroux brûlant dans vos cœurs;
Accourez, écoutez la plainte
Que du fond de mon âme, en ce funeste jour,
Arrachent la fureur, la démence et l'amour.
Ne souffrez pas qu'en vain ma poitrine brisée
Ait exhalé ces cris. Faites que sur Thésée
Retombe enfin l'oubli qui cause mes douleurs,
Et sur lui, sur les siens sème tous les malheurs. »

Ces vœux sortis du sein de cette triste amante,
Qui dévoue un perfide à la fureur des dieux,
Ces vœux sont écoutés du souverain des cieux.
Au signe de son front mugit l'onde écumante,

La terre trembla d'épouvante,
Et l'Olympe agita ses flambeaux radieux.
Soudain, sur l'esprit de Thésée
Un épais nuage s'étend;
L'ordre, dont il avait un souvenir constant,
Abandonne bientôt sa mémoire abusée :
Il omet d'arborer, en ce fatal instant,
L'heureux signal qui doit, par sa blancheur lointaine,
A son père annoncer qu'il entre au port d'Athène.
Quand Thésée allait fuir les remparts de Pallas,
Avant de le livrer à la mer incertaine,
Egée ainsi, dit-on, à ton fils tu parlas :

« Toi qui, seul, m'es plus cher qu'une longue existence,
Et que je vois courir à des périls certains,
Mon fils, de mes vieux jours la suprême espérance!
Puisque ton grand courage et de cruels destins
T'entraînent loin de moi, sans que de ton visage
Se soient rassasiés mes yeux qu'affaiblit l'âge :
Ne crois pas que ta joie ait place dans mon cœur,
Qu'à ton vaisseau je souffre un signal de vainqueur,
Avant qu'un sort douteux t'ait cédé la victoire;
Non, je veux exhaler tous mes regrets, je veux
De poussière d'abord souiller mes blancs cheveux,
Puis, suspendre à tes mâts une bannière noire,
Dont les plis ondoyans, par leur triste couleur,
Montrent à tous les yeux mon deuil et ma douleur.
Si Minerve, qui semble accorder un sourire
A tes nobles efforts pour sauver cet empire,

Réservait, ô mon fils, à ton bras menaçant,
La gloire de baigner le monstre dans son sang,
Que cet ordre toujours vive dans ta pensée,
La trace n'en devra jamais être effacée.
Oui, dès qu'à tes regards s'offriront nos coteaux,
Souviens-toi d'enlever ces lugubres signaux,
Et qu'une voile blanche à l'instant resplendisse
Au sommet de tes mâts où le câble la hisse,
Et m'apprenne de loin, par son éclat joyeux,
De mon fils, en nos murs, le retour glorieux. »

Ces conseils, que gardait en son esprit Thésée,
Ont fui, comme un nuage, aux secousses du vent,
Se détache d'un mont à la cime glacée.
Cependant, d'une tour, son vieux père souvent
Redemande à la mer l'objet de ses alarmes;
Et ses yeux fatigués s'éteignent dans les larmes.
A peine aperçoit-il la voile aux sombres plis,
Il croit que de son fils les jours sont accomplis,
Et du haut des rochers soudain se précipite.
Ainsi, dans son palais, où la douleur habite,
L'inflexible Thésée éprouve tous les maux
Dont il vient d'accabler sa malheureuse amante,
Qui regardait l'ingrat s'éloigner sur les eaux,
Et roulait en son âme une horrible tourmente.

Plus loin l'on voit Bacchus en riant voltiger,
Suivi par le Silène et le faune léger.
Ariadne, il voudrait t'exprimer sa tendresse.

En chantant Evoë ! dans une sainte ivresse,
De tous côtés le chœur des Bacchantes bondit.
D'un thyrse l'une armée en ses mains le brandit;
Par l'autre d'un taureau la chair est déchirée;
Celles-ci de serpens ont la tête entourée;
Celles-là d'une orgie interdite aux humains
Célèbrent, dans la nuit, les mystères divins.
Ici, les tambourins sous les coups retentissent;
Là, des cors enroués les voix rauques mugissent.
L'on entend la cymbale au son clair et perçant,
Et les aigres accords du fifre glapissant.

La couche des époux, d'un riche voile ornée,
Par ces tableaux divers était environnée.
Dès qu'ils ont satisfait leurs regards curieux,
Tous les Thessaliens abandonnent ces lieux.
Comme on voit le Zéphyr, d'une aile caressante,
Quand le soleil encor jette un jour incertain,
Rider la mer paisible, au retour du matin;
A son souffle bénin d'abord obéissante,
L'onde, aux faibles replis, s'agite lentement,
Et fait à peine entendre un doux gazouillement;
Le vent s'accroît, le flot grossit, grossit encore....
De l'horizon au loin la pourpre le colore :
Tel, ce peuple innombrable, au palais amassé,
S'est de tous les côtés à regret dispersé.

Du Pélion bientôt arrive, les mains pleines,
Le centaure Chiron. Il offre pour présens

Tout ce qu'aux bords des eaux les Zéphyrs bienfaisans
Ont fait germer de fleurs sous leurs tièdes haleines,
Tout ce qu'en ont produit et les monts et les plaines.
Les parvis du palais sont partout embaumés
Des festons que ses doigts, sans art, en ont formés.
Soudain Pénée accourt; laissant pour cette fête
Tempé que des forêts couronnent à son faîte,
Tempé par les neuf sœurs digne d'être chanté.
Pénée a pour offrande aux époux apporté
Le hêtre, le laurier dont la tige s'élance,
Le platane orgueilleux, qui dans l'air se balance,
La sœur de Phaéton, le cyprès, qui des cieux
Menace les hauteurs d'un front audacieux :
A l'entour du palais il tresse leurs feuillages,
Et voile le parvis de verdoyans ombrages.

Puis l'adroit Prométhée après lui lentement
S'avance; encor meurtri du cruel châtiment
Qu'il subit, quand jadis sur une roche ardue
L'étreignit une chaîne au sommet suspendue.
Jupiter, ses enfans et Junon, en ce jour,
Abandonnent enfin leur céleste séjour;
Ils y laissent Phébus avec sa sœur jumelle,
Qui sur le mont Idris se plaît; Phébus, comme elle,
A conçu pour Pélée un superbe mépris :
Tous deux ont dédaigné les noces de Thétis.

Les dieux se sont assis; et les tables rangées
D'un festin somptueux sont à l'instant chargées;

Tandis que les trois sœurs de gestes cadencés
Accompagnent les chants qu'elles ont commencés.
Une robe, où le chêne étale sa verdure,
Dont la pourpre de Tyr a fourni la bordure,
Déroule sa blancheur sur leurs membres tremblans,
Et de rouges bandeaux ceignent leurs cheveux blancs.
De leurs travaux sans fin leur main n'est jamais lasse :
La droite a la quenouille où la laine s'enlace ;
La gauche entre deux doigts en tire un fil nouveau,
Et le pouce incliné fait tourner le fuseau.
Leur dent unit la trame ; à leur lèvre séchée,
D'une bourre inutile aux tissus arrachée
S'attachent les duvets. Des corbeilles de joncs
Renferment, à leurs pieds, d'éclatantes toisons.
Tout en roulant leur fil, dans un chant prophétique,
Les Parques des époux dévoilent les destins,
Et l'on n'osera pas, dans les siècles lointains,
Démentir les accens de leur voix véridique :

« De l'Emathie, ô toi, le soutien et l'honneur,
Qui d'un fils recevras une splendeur nouvelle ;
Ecoute l'avenir, qu'en ce jour de bonheur,
Le fatidique chant des trois sœurs te révèle.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Bientôt, luira du soir l'étoile radieuse :
Ton épouse viendra, souriant à tes vœux,
Redoubler les transports de ta flamme amoureuse,

Et, de ses bras charmans pressant ton cou nerveux,
Goûter de ton sommeil la douceur langoureuse.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Jamais toit ne couvrit d'amours plus fortunées,
Et l'hymen n'enchaîna d'amans mieux assortis
Par d'aussi tendres nœuds que ceux par qui Thétis
Et Pélée ont uni leurs belles destinées.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« De vous doit naître un jour cet Achille intrépide,
Aux coups de l'ennemi sans cesse offrant son cœur;
Achille, qui toujours dans les courses vainqueur,
Devancera les pas de la biche rapide.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Nul ne l'affronterait dans ces grandes batailles,
Qui de tant de Troyens verront les funérailles;
Alors qu'après dix ans d'un siège meurtrier,
Du parjure Pélops le troisième héritier
De Pergame entendra s'écrouler les murailles.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Aux tombeaux de leurs fils que de mères en larmes,
Souillant leurs blancs cheveux de cendre, et meurtrissant

D'une tremblante main leur sein retentissant,
Attesteront les coups qui signalent ses armes.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Comme les moissonneurs, de leurs faux recourbées,
Abattent les épis que dore un ciel brûlant;
Ainsi, sous les fureurs de son glaive sanglant,
On verra des Troyens les phalanges tombées.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Roulant à l'Hellespont ses ondes fugitives,
Le Scamandre sera témoin de ses travaux,
Quand le sang tiédira la froideur de ses eaux,
Quand des monceaux de morts rétréciront ses rives.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« O malheureuse vierge à la mort dévouée,
Victime, dont bientôt le prêtre cédera
Les membres au bûcher qui les dévorera,
Sa gloire aussi par toi pourrait être avouée.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Car, aux Grecs fatigués de dix ans d'infortune
Quand le sort livrera les remparts de Neptune,
Pour baigner de son sang un sépulcre immortel,

Ainsi que la victime immolée à l'autel,
Sur ses genoux tremblans Polixène affaissée,
Sous le tranchant du fer tombera terrassée.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Courage donc, joignez votre amour, vos tendresses;
Formez, jeunes époux, un lien si charmant;
Toi, jeune vierge, accours, dans les bras d'un amant,
Recevoir ses baisers, ses ardentes caresses.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« Vainement ta nourrice, au retour de l'aurore,
Voudra de ton collier ceindre ta gorge encore.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins.

« L'on ne te verra point, de ta couche exilée,
Priver de petits-fils ta mère désolée.
Vous qui filez la trame des destins,
Tournez, tournez, fuseaux divins. »

C'est ainsi que jadis la gloire de Pélée
Par les trois Parques fut, dans ce chant, révélée.
Car, en ces temps heureux où de la pitié
L'autel était encor des hommes respecté,
Les immortels, quittant les régions célestes,
Fréquentaient des humains les demeures modestes.

Souvent, aux jours sacrés, le souverain des dieux
Lui même visitait son temple radieux,
Et contemplait cent chars s'élançant dans l'espace.
Souvent aussi, Bacchus descendit du Parnasse.
La Thyade, en fureur et les cheveux épars,
Devant lui bondissait; quand hors de ses remparts,
Où fumaient les autels, Delphes précipitée,
Vers le dieu, d'allégresse accourait transportée.
Souvent même, au milieu des combats meurtriers,
Venaient par leur présence animer les guerriers,
Tysiphone, Pallas et le dieu de la guerre.
Mais, dès qu'enfin le crime eut envahi la terre;
Que l'homme de son cœur bannissant l'équité,
En eut cédé la place à la cupidité;
Que le frère eut rougi ses mains du sang d'un frère;
Qu'un fils ne pleura plus à la mort de son père;
Que, voulant de l'hymen rallumer le flambeau,
Le père eut désiré voir son fils au tombeau;
Que d'un fils une mère abusant l'innocence,
Par l'inceste eut du ciel outragé la puissance;
Des profanes humains maudissant la fureur,
Les dieux ont détourné leurs regards pleins d'horreur,
Et fuyant une race impie et criminelle,
Se cachent à nos yeux par une ombre éternelle.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE.

Page.

Notice sur Catulle..... v
Variantes pour les Noces de Thétis et de Pélée xv
Les Noces de Thétis et de Pélée, poème..... 1

POÉSIES DIVERSES.

A M. de Pongerville, de l'Académie française..... 23
Ton Nom..... 27
A Thaliarque..... 31
Une Mort de jeune Fille..... 37
Prologue..... 43
La Porte du Couvent 49
La Famille du Tisserand 53
A Elle..... 63
La Frileuse..... 69
La jeune Fille à l'Oiseau..... 75
La pauvre Femme et l'Artiste 81
Stances..... 89
Regrets..... 93
A M. Mollevaut, de l'Institut 99
La Quêteuse.....103
A Sestius 109
Beauvais 113

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*